L'ignorance pour commencer

Éric Heilmann

CIMEOS, Université de Bourgogne

Résumé : Cet article retrace le cheminement intellectuel d'un jeune chercheur qui revendique son statut d'ignorant pour engager sa thèse. De cette posture singulière, il tire avantage pour constituer la vulgarisation scientifique en objet de recherche. Baudouin Jurdant soutiendra sa thèse de troisième cycle à l'université Louis Pasteur de Strasbourg à l'automne 1973...

Mots-clés : vulgarisation scientifique, phénoménologie, langage.

Il aura rarement produit autant d'écrits en si peu de temps. 1969 est une année remarquable : Baudouin Jurdant publie le premier article de sa carrière académique dans la revue *Education et Culture*, le second paraît quelques mois plus tard dans la revue *Communications*. [1] Chargé par le Conseil de l'Europe de coordonner les travaux préparatoires d'un colloque sur la diffusion des sciences au public, il remet encore un rapport préalable à l'institution la même année. [2] De tous ces écrits émerge un constat : la vulgarisation scientifique ne produit pas les effets didactiques mis en avant par les médiateurs pour rendre compte de leurs activités. Mais alors, si la vulgarisation n'a pas vocation à transmettre des connaissances scientifiques, quelle est sa fonction ?

Le jeune chercheur travaille cette question depuis quelques temps déjà. Revenons un instant sur sa rencontre avec celui qui dirigera sa thèse de 3ème cycle, un médecin psychiatre, Georges Lantéri-Laura, docteur en médecine et en philosophie. En 1966, Baudouin Jurdant a terminé ses études de lettres et s'adresse à lui avec le projet d'appliquer les concepts de la linguistique à l'étude du langage des sciences. De cette rencontre, il a conservé un souvenir précis, la réponse du psychiatre est cinglante :

« Ecoutez, vous ne pouvez pas étudier le langage des sciences si vous ne le connaissez pas au préalable, vous devez d'abord l'apprendre avant de pouvoir l'analyser. Je vous

1. « Vulgarisation scientifique et idéologique » (1969), *Communications*, n° 14, 14-19.

2. *Etude psycho-sociologique de la diffusion des connaissances scientifiques par les moyens de communication de masse* (1969), Rapport au Conseil de l'Europe, Strasbourg.

conseille de faire médecine et, dans quelques années, revenez me voir. Vous pourrez alors envisager une recherche sur le sujet. » [3]

Entamer des études de médecine avant de débuter une thèse n'entre pas dans ses projets. Il demande alors un nouveau rendez-vous à l'éminent professeur et formule la proposition suivante :

« J'ai bien compris votre argument. Je ne connais pas le langage des sciences mais je suis sollicité par une littérature spécifique, celle de la vulgarisation, qui s'adresse à moi en tant qu'ignorant. Accepteriez-vous de diriger une recherche sur le langage de la vulgarisation scientifique ? Et il m'a dit oui, d'accord… »

Dans le monde universitaire, une telle entrée en matière est étonnante à bien des égards. Lors du premier entretien, Lantéri-Laura renvoie le jeune chercheur à son statut d'ignorant, statut qu'il revendique ensuite pour engager sa thèse. On a un peu de mal, aujourd'hui, à imaginer qu'un candidat au doctorat soit autorisé à adopter une telle posture – je suis ignorant et je vais faire une thèse sur mon état d'ignorance – c'est-à-dire à commencer une thèse sans avoir validé un cursus et acquis des savoirs susceptibles d'alimenter sa recherche. Pourtant on mesure bien l'intérêt de cette position paradoxale, sur le plan méthodologique tout d'abord. Jurdant mobilise une démarche phénoménologique pour étudier la vulgarisation scientifique, c'est-à-dire une démarche qui le met en face du phénomène scientifique à travers la vulgarisation, indépendamment de tout préjugé disciplinaire. Il ne travaille pas son sujet en tant que sociologue, linguiste ou philosophe mais en tant que profane. Il assume son ignorance des sciences, la vulgarisation s'offrant à lui pour dépasser cet état. Il collecte et digère une (très) grande quantité d'articles, de journaux et d'ouvrages de vulgarisation. Mais ça ne marche pas du tout ! Malgré une lecture effrénée de cette littérature, il ne parvient pas à accéder au savoir scientifique : les raisons pour lesquelles la vulgarisation semble exister ne débouchent pas sur des effets conformes à ces raisons.

Il décide alors de constituer la vulgarisation en objet théorique, repoussant à plus tard l'examen de ses effets – sa prétention à instaurer une relation de partage des connaissances – pour se concentrer sur ce qu'elle est véritablement. Un acte fondateur car il est parmi les premiers à penser la vulgarisation comme un objet de recherche. Dans leur rapport au Conseil de l'Europe, Werner Ackermann et Renaud Dulong décrivent le contexte dans lequel évolue alors le groupe de travail constitué à Strasbourg sur le sujet :

« La problématique est mal perçue, les motivations des responsables à demander des études plus précises relèvent plus d'impressions diffuses sur la thématique que d'une claire vision du problème. Faut-il vulgariser ? Que faut-il vulgariser ? Comment faut-il le faire ? Quelle population en a réellement besoin ? Pourquoi les gens ne sont-ils pas plus curieux ? Toutes ces questions que l'on perçoit derrière les affirmations et les demandes témoignent de la difficulté qu'il y a à mettre en ordre un domaine où se trouvent entassés pêle-mêle des concepts mal définis, des systèmes philosophiques contradictoires, des conceptions diverses de l'homme et de son bien. » [4]

3. Extrait d'un entretien avec Baudouin Jurdant, Strasbourg, février 1994.

4. Ackermann Werner ; Dulong Renaud (1970), *La diffusion des connaissances scientifiques en Europe. Réflexions sur la recherche*, Rapport au Conseil de l'Europe, Strasbourg.

L'article reproduit ici permet d'entrevoir sa démarche intellectuelle pour appréhender le phénomène en questionnant au préalable, non pas ce qui est transmis (ou supposé l'être) par un enseignant ou un vulgarisateur, mais la posture de celui, élève ou profane, qui est invité à « s'initier » à des pratiques scientifiques ou à « digérer » des connaissances scientifiques. Ce changement de perspective permet au jeune chercheur de pointer le travail effectué par les élèves ou les étudiants pour accéder à un statut d'initié, acquérir des diplômes puis s'élever pas à pas dans la hiérarchie sociale. Jurdant reviendra plus longuement par la suite sur ce point pour expliciter les enjeux de cet « effort » comme il le désigne. Celui-ci s'inscrit dans un environnement protégé (la classe, l'amphithéâtre) où l'ignorance des élèves ou des étudiants est un présupposé indispensable pour accéder à un certain niveau dans le monde professionnel. A l'école, où les élèves sont face à un devenir, ne pas savoir est une nécessité pour pouvoir progresser.

Rien de tel avec la vulgarisation qui n'a aucun effet en termes de promotion sociale ou professionnelle. Au nom de la compréhension, les connaissances scientifiques sont insérées dans des contextes langagiers différents, adaptées à une grande variété de publics. Les médiateurs articulent en effet leur message au milieu auquel ils s'adressent, de telle sorte que le public ciblé est confirmé dans son statut. Au profane, on renvoie ainsi l'image d'un ignorant dont la seule perspective est de demeurer là où il est. *« En mettant l'accent sur l'avoir, c'est-à-dire la possession des connaissances, la vulgarisation lance le profane dans une quête sans fin, analogue à celle que Flaubert met en scène dans "Bouvard et Pécuchet" »,* souligne-t-il.[5] Autrement dit, la vulgarisation a pour effet d'accentuer l'écart socio-culturel entre l'élite savante et les masses populaires. Loin de combler le fossé qui sépare les scientifiques du peuple, elle le creuserait toujours davantage.

Si la fonction de la vulgarisation n'est pas didactique, alors quelle est-elle ? Dans cet article qui constitue une ébauche de sa contribution prochaine au colloque du Conseil de l'Europe, Jurdant avance l'hypothèse que la fonction sociale de la vulgarisation est son principe exclusif et qu'elle est compréhensive uniquement dans un processus d'articulation de langages. Pour entamer sa démonstration, il prend l'exemple d'un étudiant en médecine qui, pour avancer dans ses études, doit *« se distancier de son expérience immédiate du monde, se désimpliquer et acquérir ainsi la possibilité de penser de manière abstraite, c'est-à-dire de faire abstraction de lui-même dans ses propres jugements scientifiques. »* En lui demandant de parler d'une « ecchymose » plutôt que d'un « bleu », on lui facilite cette mise à distance qui doit passer par une désappropriation de son propre langage. Avec la vulgarisation, l'opération est en quelque sorte inverse. *« Il s'agit d'une réappropriation de la vérité scientifique et objective par le langage courant. Elle est la tentative de réinsérer les concepts scientifiques dans le langage courant, de rendre sensible et immédiate une expérience qui ne doit son statut scientifique qu'au caractère objectif des instruments (matériels ou conceptuels) qui ont permis de l'appréhender. »* La vulgarisation tente de substituer aux réponses inscrites dans le langage courant, celles que la science découvre.

5. Jurdant Baudouin, « La science se partage-t-elle ? » conférence donnée à l'université de Genève, novembre 1979.

En filigrane, inspiré par l'épistémologie de Bachelard, un des rares auteurs cités dans l'article, Jurdant appréhende le phénomène scientifique comme un savoir-faire fondé sur une méthode qui entend extraire toute trace de subjectivité du discours scientifique afin de lui conférer l'objectivité et l'universalité qui sont les conditions de son accès et de son partage. C'est de la méthode que la science tire sa vérité. Et c'est grâce à la vulgarisation, en insérant la vérité scientifique dans le langage courant, que la science acquière sa dimension universelle, de façon très concrète en s'adressant à tout le monde. *« De la maternelle au Prix Nobel »* comme il le rappellera souvent en citant ce fameux slogan de l'Association des écrivains scientifiques de France.

Dans les deux articles qu'il publie ensuite, sa pensée se précise. La vulgarisation persuade les profanes que la science a raison, elle devient le récit de ce qui est vrai et des scientifiques qui possèdent la vérité : elle crée un mythe. Quant à la fonction sociale de la vulgarisation, elle est éminemment politique. En maintenant la distance qui existe entre la science et le public, elle renforce les inégalités sociales par rapport au savoir.

Ses premiers articles puis sa thèse seront régulièrement cités, analysés et discutés. [6] Mais ceux qui en feraient la lecture aujourd'hui ne doivent pas se méprendre. Ces textes de référence sont publiés dans un contexte particulier. À l'époque, le champ médiatique est placé sous le contrôle de l'État, les chaînes de télévision et les stations de radio sont publiques et se comptent sur les doigts d'une main. Les sciences y occupent un espace réduit. Et dans la presse, aucun quotidien d'information n'a une page dédiée à ces sujets. La vulgarisation scientifique s'adresse alors à un public restreint et sa production est essentiellement écrite. Depuis lors, ce champ s'est considérablement élargi, les modalités de communication des sciences au public ont évolué (*cf.* l'usage des réseaux sociaux) et avec elles les postures des scientifiques dans leur relation avec des non-spécialistes.

À l'époque toujours, Jurdant lui-même est très marqué par une philosophie des sciences qui le relie à Bachelard et à Popper – il n'a pas encore lu Kuhn – et le conduit à considérer comme un acquis que les sciences sont à la recherche de la vérité. Si cette référence à la vérité a continué (et continue encore) à circuler de manière intensive dans la communauté scientifique, il s'en détachera peu à peu. L'observateur attentif notera qu'il cessera d'écrire sur la vulgarisation à partir des années 1980 et ce durant plus d'une décennie. De son propre aveu, cette thèse l'a conduit dans une « impasse » :

« Je ne peux plus imaginer aujourd'hui [1994] *que la vulgarisation ait comme fonction principale, une fonction politique, non voulue, non consciente, qui consiste à renforcer les inégalités sociales, c'est-à-dire à mettre en ordre la société sur la base d'une référence à la science. Sa raison d'être se situe ailleurs. »* [7]

Sans doute n'est-il pas innocent que sa thèse se termine par une réflexion sur la psychanalyse car l'histoire de cette recherche est un chemin incroyablement personnel. Celle d'un jeune homme qui prend conscience, au moment même où il fait ses premiers

6. *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique*, thèse de 3e cycle, ULP, octobre 1973, Éd. des archives contemporaines (2009).

7. Extrait de l'entretien précité (note 3).

pas dans l'univers académique, de son exclusion du monde du savoir... Et que l'on retrouve quelques années plus tard à la tête d'une équipe de recherche en sciences sociales dont les sciences dites exactes sont le principal objet d'étude. Entre temps, il a exploré des laboratoires où se fabriquent les sciences et affûté son argumentation avec les scientifiques qu'il croise ou reçoit dans l'enceinte de l'université Louis Pasteur où est hébergée son équipe. Il s'est nourri de la littérature anglo-saxonne, dans le champ Science Technique et Société en particulier. [8] Au passage, il a traduit une dizaine d'ouvrages de langue anglaise (dont quatre de l'épistémologue Paul Feyerabend). Il est invité un peu partout sur le Vieux Continent et au Japon où il part s'aérer l'esprit et prépare une relecture de l'œuvre de Galilée.

Au tournant des années 1990, au terme de ces exercices de « rumination constructive » pour reprendre la formule de Jack Goody, [9] il fait ainsi le constat que le problème théorique de la vulgarisation demeure entier. D'une certaine façon, il commence alors une nouvelle thèse : si les profanes n'y trouvent guère leur compte, c'est que la vulgarisation est d'abord utile aux scientifiques eux-mêmes, mais utile à quoi ? Je laisse le soin au lecteur de le découvrir au fil des pages de cet ouvrage...

8. Voir notamment Jurdant Baudouin, « STS : avec n'importe qui, mais pas n'importe quoi ! » (1984), *Cahier S.T.S.*, vol. 1, 150-157.

9. Goody Jack (1979), *La raison graphique*, éd. Minuit.